

INTRODUCTION

En 1611, le *Chemin du ciel en langue mexicaine*¹ paraît à Mexico chez l'imprimeur Diego López Dávalos. Un dominicain, Martín de León, est l'auteur de cet in-quarto soigneusement édité, manuel de confession destiné aux Indiens de langue nahuatl.

Si, depuis la fin du XV^e siècle, l'horizon des Européens s'est élargi à l'ouest, l'Eglise, de son côté, a ouvert les portes de son Paradis aux Amérindiens. On peut même dire qu'elle leur en indique impérieusement le chemin.

Les premiers livres pénitentiels apparaissent en Europe au XIII^e siècle, au moment où le quatrième concile de Latran impose l'obligation de la confession pascalle annuelle. Ces textes ont pour objectif d'aider le clergé à administrer correctement le sacrement de la pénitence.

On rencontre, à partir de la deuxième moitié du XVI^e siècle, des manuels de confession à l'usage des Indiens du Nouveau Monde, de la Mésoamérique au Chili², c'est-à-dire dans les zones d'évangélisation espagnole, et dans une moindre mesure portugaise. Ces livres naissent au moment où s'organise la conquête spirituelle du Nouveau Monde, une fois apaisé le désordre né des premiers contacts. Leur apparition coïncide aussi avec les débuts de l'imprimerie en Amérique, ce qui en fait de précieux ouvrages de bibliophilie et explique sans doute leur conservation dans les grandes bibliothèques européennes³.

Ces manuels qui s'adressent à des populations très disparates, à des époques différentes, ont une telle unité de ton que

l'on peut vraiment parler de corpus à leur propos. Pourquoi s'intéresser à des textes religieux didactiques, *a priori* prisonniers d'un genre stéréotypé ?

La confession incarne ce moment du rituel catholique où la vie quotidienne des fidèles est évoquée dans les menus détails de ses soucis et de ses excès. Rédigés par leurs utilisateurs potentiels, clergé régulier ou séculier, les manuels américains renferment la liste des questions — écrites en espagnol (ou en portugais) et traduites en langues indiennes — que les prêtres devaient poser aux populations indigènes lors de la confession annuelle et obligatoire. Ces livres présentent donc le répertoire, parfois succinct, parfois minutieusement détaillé, des péchés du monde américain *vus* par l'Église catholique au moment où cette dernière systématisait l'évangélisation, c'est-à-dire durant la deuxième moitié du XVI^e et au XVII^e siècle. Mais cette littérature pastorale a connu une bien plus longue carrière⁴ puisque la Bibliothèque nationale de Lima recèle un bon échantillon de manuels édités au XX^e siècle⁵.

Les sources d'information sur l'Amérique « indienne » ne sont pas assez nombreuses pour négliger un tel recensement encore mal exploité, comme sont d'ailleurs parfois dédaignés les volumineux recueils de conseils destinés aux évangélisateurs, et rédigés au XVII^e siècle par des religieux créoles très au fait de la complexité de la situation.

Les interrogatoires pénitentiels livrent des données sur une réalité indigène déformée par la grille d'interprétation bien particulière que constitue un classement des péchés selon l'ordre du décalogue⁶. Ils distillent, au goutte à goutte des questions, le code moral de l'Ancien Monde adapté à des civilisations plus ou moins bien comprises et ne fournissent que les questions des confesseurs, éludant les réponses des pénitents. L'image des Indiens que présentent les auteurs religieux subit donc de nombreuses distorsions.

Et la première n'est pas la moindre : les manuels s'adressent souvent à une sorte d'Indien « moyen », qu'il soit de langue nahuatl, quechua, aymara... Bien sûr, quelques ouvrages pénitentiels sont destinés à une population bien ciblée. Mais certains grands textes composés pour faciliter la christianisation ont adopté une démarche généralisatrice et unificatrice, au-delà

d'immenses disparités géographiques, ethniques, linguistiques, sociales et religieuses.

Selon les indices éparpillés dans les questions, l'Indien des manuels semble appartenir à un univers rural préservé des grands brassages urbains. Mais même hors des villes, il y a loin des petits groupes familiaux isolés de l'altiplano andin aux villages prospères de certaines zones côtières ; et l'écart reste très grand entre le niveau et le style de vie d'un cacique aisé et les ressources précaires, la dure existence d'un *cargador* (porteur).

Toutes proportions gardées, on pourrait dire qu'à la manière des manuels scolaires d'aujourd'hui destinés à un « élève moyen » qui est une pure fiction, les manuels de confession américains s'adressent à cette autre fiction que représente un Indien « moyen » et archétypique.

Pourtant, malgré cette réserve non négligeable, les nombreuses rééditions de ces livres, ainsi que la mention répétée de versions manuscrites pirates circulant dans les évêchés américains, attestent de leur importance et témoignent d'une pertinence réelle. La comparaison avec d'autres sources, américaines comme européennes, confirme d'ailleurs leur valeur. Leur apport se révèle aussi précieux dans l'histoire des idées — ce sont des discours — que dans celle des faits ; ils composent une riche source ethnologique. Ils informent sur les méthodes de l'évangélisation mais aussi, de manière moins immédiate car plus biaisée, sur les modes de vie amérindiens.

Tenter de replacer ces textes dans leur contexte, de savoir qui les a écrits, dans quel but, comment ils ont répondu aux nécessités du Nouveau et de l'Ancien Monde constitue la première étape de cette étude.

Leur contenu peut alors prendre un sens plus précis. Les thèmes choisis ici, parfois confondus avec le classement du décalogue, s'imposent d'eux-mêmes, tant ils sont redondants. Et pour certains — violences, sodomie, ivresse — obsessionnels. Chaque fois que cela était possible, nous rappelons dans quelle perspective les textes pénitentiels européens abordent le même sujet, bien que leur public diffère des destinataires des manuels américains.

Enfin, dans ce que nous appelons « Les chemins de l'imagi-

naire», nous avons isolé trois thèmes au premier abord hétéroclites : l'ivresse, les rêves et la divination par les oiseaux, car ils nous permettent de questionner l'image des Indiens véhiculée par ces textes, miroir déformant mais miroir malgré tout. Il s'agit d'une image intériorisée par des consciences chrétiennes qui a perduré jusqu'à nos jours. Au-delà de limites géographiques et temporelles, elle fonde, me semble-t-il l'unité de ces manuels.

Tout au long de ce travail, et au-delà des divers biais et des distorsions nés de la subjectivité des rédacteurs de manuels, nous avons essayé d'esquisser la transcription pointilliste et fragile d'une certaine réalité : la vie quotidienne dans l'Amérique coloniale des XVI^e et XVII^e siècles.

La méthodologie employée se veut comparatiste. Si la singularité de certains ouvrages en a souffert, ce choix est loin d'avoir épuisé la richesse de ces recueils au premier abord rébarbatifs comme peut l'être une littérature didactique et moralisatrice⁷. Au-delà de la litanie parfois lassante et stéréotypée des questions, ils offrent en effet la représentation d'un monde indien saisie à un moment décisif de son évolution, celui de la mise en place de ses modes de relation réels et symboliques avec l'Europe et l'Amérique.

Enfin, l'intérêt, secret ou non, que l'on peut éprouver envers certains sujets n'est sans doute jamais innocent, comme les résistances que l'on peut ressentir à s'attarder à d'autres. En faisant mien cet avertissement de Georges Devereux : « Tout système de pensées, y compris le mien, cela va sans dire, s'enracine dans l'inconscient, en tant qu'il est une défense contre l'angoisse et la désorientation⁸ », j'ai imaginé que les rédacteurs des textes pénitentiels américains ont vécu des résistances analogues et j'ai essayé, en acceptant les risques de cette tentative, d'en tenir compte et d'en évaluer l'ampleur.